

Si nous nous taisons, les pierres crieront !

(Luc 19 : 29-40)

Les disciples de Jésus acclament celui qu'ils ont choisi de suivre sur ce chemin qui descend du Mont des Oliviers. Ils ont peut-être reçu le baptême, comme Timothée et Héloïse ce matin ; ils ont peut-être écouté l'enseignement de Jésus, comme les enfants de l'éducation biblique aujourd'hui, ils attendent peut-être un être providentiel qui les sauvera de toutes les difficultés de leur vie qu'ils rencontrent dans leur société, comme tous ceux qui voteront aujourd'hui. Cette scène est pleine des espérances de chacun et de ce que représente Jésus pour ses disciples.

Cet épisode dit *des rameaux*, est souvent décrit comme un jeu de dupes, entre une population qui attend un nouveau roi David et Jésus qui sait déjà qu'il va à la mort et ne sera pas roi d'Israël comme David le fut.

Mais chez l'Évangéliste Luc, il ne s'agit pas d'une erreur ; c'est bien le don de la vie de Jésus pour tous les autres qui est la clé de l'épisode ; et ses disciples semblent bien savoir que c'est un règne d'un nouveau genre qui s'ouvre avec son entrée à Jérusalem. De quel règne parle-t-on alors ici ?

Plusieurs indices nous permettent de le déterminer : d'abord la scène se situe à la descente du Mont des Oliviers, qui, à l'époque des prophètes, était le marché aux animaux pour les sacrifices ; selon l'Évangéliste Luc, Jésus descend donc comme un agneau qu'on va offrir en sacrifice au temple, et il le fait en conscience, sans contrainte particulière. Et puis cette multitude de personnes qui le suit n'est pas « une foule », comme dans l'Évangile de Matthieu, ni « beaucoup de gens », comme dans l'Évangile de Marc où Jésus est appelé : « Fils de David ». Cette multitude de disciples connaît l'engagement de Jésus dans la proclamation d'une loi de Moïse pour l'Homme et donc dans l'annonce d'un Dieu pour l'Homme. C'est de la multitude des disciples, dont parle cet Évangile qui avait déjà fait voler en éclat les généalogies dans les récits de naissance, avec un recensement à Bethléem, dont Joseph et Marie semblaient être exclus, eux qui arrivaient en surnombre à l'hôtellerie du village. L'enfant qui est né alors, n'appartient plus à aucune lignée, il ne sera sur aucune ligne de recensement d'aucun empereur, il est d'une autre origine que celle qui pourrait se compter. C'est une « multitude » qui suit Jésus ce jour-là, et l'expression n'est pas choisie au hasard par Luc qui pense, comme l'apôtre Paul, que le salut de Dieu est pour tous, ceux qui sont du peuple choisi par Dieu et

ceux qui étaient, jusqu'ici, considérés comme des païens ; ceux qui ont comme référence les rois d'Israël et ceux qui ne connaissent pas leur histoire.

L'épisode de l'ânon nous en dit plus encore sur ces références bibliques choisies pour parler du règne de Jésus. Reprenant l'épisode de la transmission du trône de David à son fils Salomon, l'Évangile de Luc met en scène un nouveau roi sage. Dans le premier Livre des Rois on peut lire : « *David leur dit : Prenez avec vous les serviteurs de votre maître, faites monter Salomon, mon fils, sur ma mule, et faites-le descendre à Guihon. Là, le sacrificateur Tsadok et Nathan le prophète l'oindront pour roi sur Israël. Vous sonnerez de la trompette, et vous direz: Vive le roi Salomon !* » (1 Rois 1:32). Le règne de Salomon, est connu pour les trente ans de paix qu'il connut ainsi que toutes les nations qui commerçaient avec Israël en lui apportant chaque année des trésors à dos de mulet. Dans le livre de Zacharie, on peut lire : « *Sois transportée d'allégresse, fille de Sion ! Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi vient à toi ; Il est juste et victorieux, Il est humble et monté sur un âne, sur un âne, le petit d'une ânesse. Je détruirai les chars d'Éphraïm, Et les chevaux de Jérusalem; Et les arcs de guerre seront anéantis. Il annoncera la paix aux nations, Et il dominera d'une mer à l'autre, depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.* » (Zc 9:9-10)

C'est donc un règne de paix qui est annoncé avec l'entrée de Jésus dans Jérusalem. De cette paix annoncée par les prophètes et chantée par les anges quand la naissance de Jésus fut annoncée aux bergers qui passaient dans les montagnes les veilles de la nuit : « Paix dans le ciel et gloire dans les lieux très hauts ! »

Et puis, dans cette marche symbolique vers Jérusalem, il y a le jeu des vêtements des disciples, ceux qu'ils « jettent » sur l'âne, et ceux qu'ils étendent à terre. Les vêtements des disciples ne sont pas à proprement parler « jetés » sur le dos de l'âne, mais en grec, ils sont laissés comme ce dont on se débarrasse, ce dont on se déleste. Ainsi les vêtements chargés sur l'âne, sont-ils comme un poids que les disciples n'auront plus à porter, comme une charge qu'un autre transportera pour eux. Jésus emmène sur son âne, le poids qui pesait sur les épaules des disciples : est-ce le poids de la culpabilité, du péché, de la misère d'une vie trop dure ? Nous n'en savons rien, mais l'écrivain nous décrit ce transfert de charge comme une bénédiction pour les disciples. Cet ânon,

« le Seigneur en a besoin », ce qui veut dire que Jésus peut demander, comme un roi, ce dont il a besoin ; il est légitime à s'asseoir sur cet ânon ; il est légitime parce que, des propriétaires de l'âne aux disciples, en passant par ceux pour qui il a fait des miracles, tous sont dans l'attente du Messie annoncé par les prophètes.

Tous ces disciples de Jésus qui sont disciples d'un libérateur, d'un sage, d'un homme de paix, vont pouvoir crier de joie sur ce chemin pour tous les miracles qu'ils ont vus et qui, pour eux, indiquent que le sauveur de leurs vies est enfin arrivé. Car c'est bien à cause des miracles de Jésus qu'on le loue à cette époque, et qu'on le loue encore : après tout, ne fait-il pas de la vie empêchée une vie libérée ? N'est-ce pas cela qui est annoncé dans les Évangiles ? Et qu'on lise ces miracles comme des faits ou comme des images symboliques de libération intérieure, ce sont bien eux, ces miracles, accompagnés des paroles de Jésus, qui font sens pour dire le salut incarné dans cet homme. « Pourquoi le détachez-vous : le Seigneur en a besoin ». Comme un ouvrier de la onzième heure, l'âne est délié puis mis au service du roi de paix qui vient. N'est-ce pas une image de serviteur fidèle à Jésus que nous offre cette image de l'âne qu'on vient chercher, qui est choisi pour servir ? Ne fait-il pas un peu partie des disciples, cet ânon qui est mis au service d'une entrée triomphale d'un roi juste ?

Les autres vêtements des disciples sont étalés à terre pour faire un tapis au roi qui est monté sur son âne, ce sont les vêtements de ceux qui l'honorent, ils préparent à leur manière, comme Jean-Baptiste avant eux, les chemins du Seigneur.

En tout cas, cette multitude qui accompagne Jésus dans l'Évangile de Luc est bien celle des fidèles disciples qui croient en Jésus comme au sauveur.

Tout semble donc réuni dans cette histoire pour faire de Jésus le Messie, celui qui a reçu l'onction de Dieu, celui qui peut porter son règne, celui qu'annonce le Psaume 118 cité dans ce texte : *Béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur !*

Mais dans cette foule de disciples, des pharisiens ont rejoint le cortège et ils ne veulent pas que l'on crie trop fort la joie de la justice, de la paix, de la liberté. Le mot qui est utilisé à cet effet est très significatif : les pharisiens demandent à Jésus de rabrouer ses disciples ; c'est le terme qu'on utilise dans les Évangiles quand on fait reculer un esprit mauvais, ou quand Jésus crie à la tempête de se calmer. C'est un verbe qui évoque la lutte contre ce qui est dangereux.

Les rabat-joie n'ont pas tort : la sagesse de Jésus et son œuvre de paix ne feront pas crier de joie tout le monde. La violence, l'iniquité, l'inégalité, les discriminations en tout genre, le refus de l'autre, le repli

sur soi sont, bizarrement, bien plus facilement acceptés que la joie de se mettre au service d'une parole qui fait vivre. Pourtant, les disciples qui suivent Jésus sur le chemin savent ce qu'il a fait pour eux ; ils savent que son engagement pour la vie de ceux qu'il a aidés est véritablement salutaire et ils veulent s'en réjouir.

Jésus répond aux pharisiens qui veulent calmer les ardeurs des disciples du Christ : « Je vous le dis, si eux se taisent, ce sont les pierres qui crieront ! »

Rien ne peut faire taire la vérité à propos du salut. Rien ne peut éteindre la conscience de ces gens qui se sont mis à la suite de celui qu'ils considèrent aujourd'hui comme un nouveau Salomon, mais qui n'a pas cherché à régner sur eux. Le règne que Jésus annonce est sans force. C'est pour cela qu'il est dangereux, pas pour ceux qui n'y croient pas ; non, mais pour ceux qui s'y exercent. Parce qu'en vivant dans la recherche du bien, ils s'exposent à la violence de ceux qui détestent le bien. Les disciples ont raison de crier, ce jour-là, leur joie pour l'amour de Dieu ; ils ont raison de se réjouir de cette foule bigarrée de gens tous différents mais qui vivent ensemble d'une espérance ; ils ont raison de se réjouir de ce roi sans arme et qui, en signe d'humilité, est monté sur un ânon. Loin du cynisme des accusateurs qui, bientôt, viendront le condamner, les disciples proclament la venue de la paix pour les hommes, et même si nous connaissons la fin, ils auront eu raison de crier de joie pour le bien.

Jésus n'a pas résolu tous les problèmes de son temps, loin de là ; il n'a pas guéri tous ceux qui en avaient besoin ; il n'a pas empêché l'occupation romaine, il n'a pas empêché la corruption de tous les collecteurs d'impôts ; il n'est pas l'homme providentiel dont on pourrait rêver quand on parle de pouvoir. Mais il a insufflé un esprit d'amour et de solidarité là où il est passé. Il a su refuser ce qui était inique quand les actes l'étaient ; il a eu le courage d'affronter les violents, les menteurs et ne les a pas imités. Il n'est donc pas l'homme providentiel qui règle tout à la place des autres, mais il inspire un climat de paix à ses disciples qui savent dorénavant où sont les lignes claires entre ce qui est mauvais pour l'homme et ce qui est bon pour lui.

Jésus a endossé ce jour-là sa responsabilité. Et il sait que contre le bien qui a été fait, on ne peut rien. Peut-être faudrait-il réapprendre à crier de joie pour la paix, pour la liberté, pour la justice, pour l'amour, tant que ces joies-là nous sont possibles. Car si nous nous taisons, un jour, peut-être seules les pierres se souviendront de toutes ces belles choses.

AMEN.